

# Banquet de la mémorable crise

servi par Fabien Vallos pour 75 convives le 21 septembre 2020  
à Pop Arles dans le cadre de l'exposition *Rien n'aura eu lieu*,  
curatée par Grégoire d'Ablon, Margaux Bonopera & Fabien Vallos

À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et à la fin de sa vie, Stéphane Mallarmé rédige et compose le poème *Un coup de dé jamais n'abolira le hasard*. De ce poème nous avons emprunté un fragment qui a servi comme titre à l'exposition : « RIEN N'AURA EU LIEU » et qui continue ainsi : « QUE LE LIEU EXCEPTÉ PEUT-ÊTRE UNE CONSTELLATION ». Le texte indique encore, comme incise, après le RIEN initial « de la mémorable crise / ou se fut / l'événement accompli en vue de tout résultat... ». Le banquet servi à la fin de l'exposition *Rien n'aura eu lieu* porte alors comme titre, un fragment du poème, *de la mémorable crise*. Il y a donc à la fois dans le poème de Mallarmé et dans une série d'événements l'indication d'un nombre suffisamment mémorable de naufrages. Dans chacun de ces naufrages, alors que les embarcations s'effondrent (autrement dit nos modes d'agir et nos modes d'être) et que les « Maîtres » d'équipage se noient (autrement dit échouent à gouverner), des dés ou d'autres choses sont lancés comme des signes ou des indicateurs possibles. Chez Mallarmé le maître d'équipage qui se noie (celui de la crise du vers) lance des dés pour indiquer le signe de quelque chose à venir et à suivre. Or, s'il y a eu le nombre, c'est-à-dire que les dés ont été lancés, personne ne le connaîtra : il n'aura en fait jamais eu lieu pour aucun des lecteurs. Que les maîtres se noient et qu'ils lancent des dés, mais rien, au sens propre, des mémorables crises ne changera. C'est peut-être cela le geste le plus politique de la poésie mallarméenne. *Que les maîtres se noient !* Pour le reste nous ne serons pas en mesure de lire, à aucun moment, les dés qui ont été lancés, simplement parce qu'ils n'ont pas de sens. Le coup de dés jamais ne changera ce qui advient. *Que les maîtres se noient et que les dés soient illisibles !* Mais alors de nos mémorables crises, que reste-t-il ? On aurait pu croire qu'il reste une constellation, c'est-à-dire littéralement une série plus ou moins alignés de signes (*cum-stella*) qui serait alors en mesure de nous venir en soutien comme des modes de conduites ou de considérations (*cum-sidera*). Mais rien de tout cela n'aura vraiment eu lieu. En somme ces constellations, c'est-à-dire des signes laissés par d'autres, ne sont que la trace des « heurts » successifs qui constituent l'histoire. Mais ce qui importe le plus n'a pas lieu dans les constellations, mais dans un autre geste, indiqué par Mallarmé comme un « sacre » ou plus exactement ce moment où quelque chose arrive à un « point dernier qui le sacre ». La mémorable crise, une fois de plus nous aura fait crier *que les maîtres se noient !* et nous fait attendre qu'un point dernier ait lieu comme sacre, autrement dit comme point de rupture. Le point n'est autre que la lecture, celle d'un processus à la fois critique et performatif qui permet la réception de l'œuvre et l'épreuve du contemporain. Le banquet *de la mémorable crise* est un temps de célébration de ce qui reste après toute mémorable crise et particulièrement celle qui nous est le plus proche et ce que nous devons tenir dans toute lecture : l'épreuve critique et l'épreuve performative. En somme pour l'objet (ici le poème ou bien encore l'exposition ou toute chose) le « maître » n'importe jamais, seule importe l'épreuve performative qui en fait, *peut-être*, la possibilité d'une œuvre. Et si rien ne devait avoir lieu, alors soit cela reste un objet, soit c'est laissé en suspens, comme en attente, aussi longtemps qu'il le faut, de sorte que quelque chose advienne. *Les maîtres sont noyés et les dés sont illisibles !*

Fabien Vallos, 21 sept. 2020